

Louis Veuillot et la comtesse de Ségur : l'invention d'un écrivain

Au panthéon de la littérature de jeunesse, créatrice d'une telle littérature peut-on même dire sans exagération, se trouve l'inoxydable comtesse de Ségur, née Sophie Rostopchine, dont les héros de papier ont peuplé l'imagination de dizaines de millions d'enfants à travers le temps. Comment cette mère de famille, simple conteuse familiale, est-elle devenue un des auteurs les plus lus et les plus connus dans le monde ?

Sophie Rostopchine

La comtesse de Ségur reste aujourd'hui l'un des plus importants et des plus durables succès de la littérature (plus de trente millions d'exemplaires diffusés, d'après l'Unesco). Cette œuvre a dû affronter guerres, révolutions et changements sociaux. Elle a été moquée, décriée, pastichée, disséquée, attaquée, enterrée à maintes reprises par des pédants universitaires, des marxistes, des structuralistes, des psychanalystes, des pédagogues, des écrivains jaloux. *Les petites filles modèles* et *Le général Dourakine* ont résisté à tous ces mauvais traitements comme aux causes ordinaires de désaffection et d'oubli.

Sophie Rostopchine appartenait par la naissance à une famille littéraire, et entra par son mariage dans une autre. Son père Fédor Rostopchine, son frère André Rostopchine, sa sœur Nathalie Naryckine, sa nièce Lydie Rostopchine ont écrit et publié. Le grand-père de son mari Louis-Philippe de Ségur, son grand-oncle Joseph Alexandre de Ségur, son oncle Philippe de Ségur, son fils Mgr Gaston de Ségur, son fils Anatole de Ségur, sa fille Olga de Pitray, son neveu Pierre de Ségur, son neveu Jean de Moussac ont écrit et publié.

La plus célèbre des Ségur

Certains de ces écrivains devinrent célèbres. Philippe de Ségur, en particulier, fut de l'Académie française. Mgr Gaston de Ségur, à son époque, rencontra un succès énorme : son premier ouvrage, *Réponses courtes et familières aux objections les plus répandues contre la religion*, dépassa le million d'exemplaires et fut traduit en plus de dix langues.

Sophie Rostopchine, émigrée russe, femme du monde, épouse malheureuse, mère de huit enfants, pouvait-elle alors écrire en bon français, et surtout avoir du succès ? A priori, non. Pourtant, les noms que nous venons de citer sont oubliés hors du cercle des spécialistes, tandis que celui de la comtesse de Ségur est connu même de ceux qui ne l'auraient jamais lue.

Quelles qualités ont permis cet apparent miracle ? Aucune, sinon le talent, un immense talent et même, disons-le, le génie. Personne toutefois n'imaginait qu'elle possédât un tel talent, surtout pas elle-même. Raconter des histoires à ses petites-filles, le soir au coin du feu, sans doute : n'est-ce pas le lot de toute grand-mère ? Mais écrire, publier, être lu ? Ne devait-elle pas laisser cela à ceux qui en avaient les capacités ?

Le révélateur

L'homme qui va la révéler à elle-même est un écrivain et un journaliste beaucoup moins connu qu'elle aujourd'hui : Louis Veuillot, directeur du journal catholique *L'Univers*.

C'est en 1853, lors d'un séjour à Rome pour visiter Mgr de Ségur en poste auprès du pape, que la comtesse de Ségur, abonnée de longue date à *L'Univers*, rencontre cet homme qu'elle admire de loin. Ce sera le début d'une amitié qui ne se démentira jamais. La comtesse de Ségur invite Veuillot et sa famille à séjourner aux Nouettes, sa maison d'été, lors des prochaines

vacances. Louis Veillot y sera désormais accueilli très régulièrement.

En 1860, la comtesse voulut même, en hommage au récent ouvrage de Louis Veillot paru sous le titre *Ça et là*, intituler un de ses livres *Ça et là des enfants*. « Le titre est ambitieux, écrivait-elle à sa fille Olga, car il est imité d'un livre fait par un grand talent, un grand esprit, un grand cœur » (l'ouvrage paraîtra finalement en 1862 sous le titre *Les bons enfants*).

Un heureux hasard

La « découverte » de la comtesse de Ségur est d'abord le fruit d'une série de hasards. En 1855, Camille et Madeleine de Malaret, filles de Nathalie née Ségur, ont vu leur grand-mère s'occuper de leur éducation. Afin de distraire les fillettes, la comtesse de Ségur leur raconte de passionnantes histoires de fées qu'elle invente au fur et à mesure.

Au printemps 1856, le baron de Malaret est nommé par Napoléon III secrétaire d'ambassade à Londres. Il part avec son épouse et ses deux enfants. Afin de consoler les « petites filles modèles » de cette soudaine séparation, la grand-mère leur promet d'écrire sur un cahier toutes ses belles histoires et de les leur envoyer.

Durant l'été, Nathalie retourne à sa mère le texte, afin que d'autres enfants présents aux Nouettes puissent en profiter également. La comtesse de Ségur oublie sur un guéridon le paquet à demi déchiré, d'où sortent les premiers feuillets du manuscrit.

« Publiez, comtesse ! »

Louis Veillot, l'ami fidèle, prend alors quelques jours de repos aux Nouettes. Après le déjeuner, causant dans le salon, il voit cette liasse dont quelques pages menacent de tomber. En remettant les choses en place, il s'aperçoit que le texte est de la

main de Madame de Ségur et demande à celle-ci de satisfaire sa curiosité. La comtesse sourit :

– Ce n'est rien, des contes que j'avais écrits pour Camille et Madeleine. Nathalie a eu la gentillesse de me les renvoyer. Vous pouvez regarder, mais cela ne vous passionnera pas.

Louis Veillot, intrigué, parcourt le premier feuillet. Le directeur de *L'Univers* ne peut plus s'arrêter, il lit un deuxième feuillet, puis un troisième, et oublie tout autour de lui. Il faut que la comtesse le rappelle à ses devoirs. Veillot s'excuse et supplie son amie de lire elle-même à haute voix ces récits fascinants.

Sophie se moque du grand écrivain catholique : « Comment ! Vous tenez à connaître mes compositions nigaudes ? » Louis Veillot se récrie, on s'installe dans des fauteuils et la grand-mère commence sa lecture. Le salon se peuple de bois enchantés, de carrosses incrustés de pierreries qui emportent des princesses à travers des forêts tourmentées. Lorsqu'on arrive à Ourson, Veillot ne peut se retenir et s'exclame : « Publiez, comtesse ! »

« Songez à la joie des enfants ! »

Louis Veillot n'en fermera pas l'œil de la nuit. La voix de « M'man Ségur » résonne à ses oreilles. Il ne peut pas croire ce qu'il a entendu, la beauté du texte, la cohérence du récit, la fine analyse des caractères, cette facilité à créer un décor, à émouvoir la sensibilité, à montrer les sentiments. Il sait, à n'en pas douter, qu'il vient de découvrir un véritable écrivain.

Quand, quelques jours plus tard, il quitte les Nouettes, il emporte sous le bras (malgré les protestations de la comtesse de Ségur) le manuscrit des contes, afin de le soumettre à un éditeur. « Mais je n'ai aucun esprit, vous vous laissez abuser par l'amitié », s'oppose la comtesse. Veillot n'écoute rien et n'en fait qu'à sa tête. De la portière de la diligence qui l'emmène, il crie : « Songez à la joie des centaines d'enfants qui liront bientôt votre livre ! »

Revenu à Paris, Veillot se met en chasse. Il s'adresse à Louis Hachette, lequel a eu l'idée géniale d'établir des librairies dans les gares (les actuels Relay) et de créer, à destination des

enfants, la *Bibliothèque rose*. Les choses ne traîneront pas : le 1^{er} octobre 1856, le contrat est signé entre Louis Hachette et la comtesse de Ségur. Un jeune illustrateur de vingt-trois ans, Gustave Doré, est engagé pour illustrer le livre. Celui-ci sort en décembre 1856, sous le titre de *Nouveaux contes de fées*, et connaît un succès immédiat, qui sera suivi par beaucoup d'autres.

Dès ce moment, Sophie de Ségur assumera seule la destinée de son œuvre. Cependant, cette « révélation » de la divine comtesse à elle-même par le journaliste catholique n'avait nullement été le fruit d'une amitié aveugle ou d'une sensiblerie romantique. Au contraire ! Louis Veuillot a annoncé très tôt le succès durable de la comtesse, parce qu'il avait discerné avec beaucoup de lucidité littéraire les raisons profondes de celui-ci.

Un jugement ratifié par la postérité

« La comtesse de Ségur, écrivait-il dans *L'Univers* du 31 décembre 1859, a fort longtemps cherché des livres pour enfants. N'en trouvant que fort peu, elle s'est décidée à en écrire. Elle ne s'y serait pas décidée si elle n'avait pas en même temps senti qu'elle possédait le don. Elle le possède à un degré rare, et je dirais volontiers parfait. Elle connaît les enfants, parce qu'elle les aime (...) et elle enseigne à les connaître et à les aimer. En même temps qu'elle les occupe, elle les peint. Ce sont de délicieuses peintures. Ils parlent, ils pensent, ils courent, ils complotent, ils jouent ; on les a sous les yeux. (...) Il y a un art profond, bien que peut-être il s'ignore lui-même, dans ces scènes de la vie enfantine, et cela est charmant comme la nature. Quant au style, il pourrait servir de modèle dans son genre, comme celui de Madame de Sévigné, s'il y avait des copies possibles de tels modèles. Il est simple, rapide, soudain, plein de grâce, tout ce qu'il doit être. Voilà où se montre le don, la chose introuvable qu'il faut avoir reçue et qu'on ne peut acquérir ».

« La comtesse de Ségur, n'hésitait-il pas à affirmer dans la *Revue du monde catholique* de décembre 1865, est tout simplement un des plus puissants inventeurs littéraires de ce temps ».

Son jugement le plus net, il l'a pourtant renfermé dans une lettre à Olga de Pitray, la dernière fille de la comtesse de Ségur, le 25 décembre 1860 : « J'ai passé un jour à lire les *Mémoires d'un âne*, toute affaire laissée pour cela. Savez-vous que c'est très joli ? Il y a une imagination aimable, une bonne morale, une verve de récit très soutenue et très naturelle ; les enfants, comme toujours, causent délicieusement ; le principal personnage se tient dans une mesure parfaite. J'en ai fait mon compliment à l'auteur, et je n'ai pas tout dit, pour n'avoir point l'air de vouloir exagérer. Voilà donc maman Ségur en train de mettre une gloire toute nouvelle sur ce vieux nom politique et militaire. Elle enfoncera joliment le grand-papa ou le grand-oncle qui a écrit tant d'histoires, ou même l'académicien aujourd'hui vivant. Ses livres auront une bien autre durée et une bien autre popularité. Ils vivront par la grande qualité littéraire, celle qui fait vivre, le naturel ».